

## Passé et avenir de l'utopie chez François Furet

Christophe Prochasson, Maison franco-japonaise, Tokyo, 10-12-2018

Historien de la Révolution française, observateur aiguisé de la démocratie devenue, de son propre aveu, le grand sujet de son existence, membre du Parti communiste français dans les années 1950, François Furet eut à plusieurs reprises l'utopie sur son agenda intellectuel. Non qu'il puisse passer pour l'un de ses théoriciens, encore moins pour l'un de ses apôtres. Aucun de ses livres ou travaux ne prennent le sujet à bras le corps. Seule une importante conférence prononcée à Lisbonne en mai 1997, à quelques semaines de sa disparition, aborde la question de face<sup>1</sup>. Pire même, ses adversaires de gauche et d'extrême-gauche firent de lui un liquidateur de l'utopie, l'accablant de la responsabilité d'avoir dévitalisé la gauche de l'un de ses principaux carburants en exigeant d'elle qu'elle renoncât à ses rêves et à ses projections imaginaires pour se concentrer sur une réalité dont elle se détournait. S'il n'est point contestable que Furet fut dès les années 1970 un critique de l'utopie comprise comme un fantasme politique toujours démenti par l'histoire, soit par les monstres engendrés – l'utopie passant à sa manière comme un moment de la pensée où sommeillerait la raison –, soit par le non accomplissement de ses promesses, l'historien n'en entretint pas moins avec elle des liens plus complexes, en tout cas des relations qui ne peuvent se réduire à une répudiation hautaine. Il suffit de reprendre au plus près son œuvre d'historien du politique telle qu'elle se constitua à partir des années 1970 pour s'en convaincre.

### Le communisme comme utopie

François Furet écrivit peu du temps de son adhésion au communisme qui s'étendit de l'extrême fin des années 1940 à la fin de la décennie suivante. On aura du mal en conséquence à définir la nature de son communisme. Tout indique cependant que, à l'instar de nombre de ses contemporains, jeunes intellectuels, historiens ou sociologues, engagés comme lui dans les rangs du PCF, le communisme s'adossait d'abord à un idéal scientifique bien plus encore qu'à l'esprit utopique, en tout cas tel que la tradition marxiste de ce temps pouvait le concevoir, soit une démarche reposant avant tout sur la conception d'une société clé en main, où se trouveraient

---

<sup>1</sup> François Furet, « Démocratie et utopie », conférence prononcée à Lisbonne le 28 mai 1997, Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).

résolues toutes les contradictions de la société libérale. Le marxisme de cette génération d'intellectuels est davantage un marxisme d'observation et d'analyse qu'un marxisme prophétique. Ceux qui le fréquentèrent alors font de lui un stalinien conséquent et péremptoire qui, n'en doutons pas, faisait de la société communiste un avenir déduit des lois de l'histoire des rapports de production. L'utopie n'est pas alors l'adversaire de la science : elle s'en déduit presque.

Il convient donc de se tourner vers ce que Furet écrivit ultérieurement du communisme dans une critique qu'il dissémina progressivement et qui trouva comme son point d'aboutissement dans *Le passé d'une illusion*. Le titre vaut programme puisqu'il annonce une enquête sur l'histoire des relations tissées entre les intellectuels européens et « l'idée communiste » au XXe siècle. Celle-ci est ainsi clairement classée dans la catégorie de « l'illusion », autrement dit des rêves inaccessibles, des apparences trompeuses et sans doute des vaines utopies. Encore faut-il noter qu'aucune de ces formules ne soient très répandues dans l'œuvre de Furet qui précisément opte pour « illusion », reprenant explicitement le terme à Freud, le préférant même à son cousin marxiste « idéologie », bien qu'il lui arrivât d'y recourir.

Y-a-t-il donc chez Furet de l'utopie dans le communisme (voire dans le marxisme) et quelle sorte d'utopie ? Il lui arrive (rarement) de parler d'« utopie communiste ». Dans le communisme, l'utopie se fait « meurtrière », attribut qu'il accole aussi à l'utopie lorsqu'il évoque les dérives de la démocratie<sup>2</sup>. L'utopie communiste est proche du religieux en ce qu'elle réclame des investissements psychologiques puissants. Dans *Le Passé d'une illusion*, Furet affirme que le communisme sollicite un « investissement psychologique comparable à celui d'une foi religieuse »<sup>3</sup> et le chapitre 4 de l'ouvrage est intitulé « Les croyants et les désenchantés ». Il confère à l'utopie une coloration affective et même fonctionnelle analogue à celle d'une religion qui ferait néanmoins l'économie de la transcendance. Cette interprétation du communisme, présente dans toute une tradition anticommuniste, qui le situe dans une continuité anthropologique où les besoins de l'homme en croyance se font jour, accompagne souvent Furet dans ses analyses du communisme. Il est vrai aussi que même les grands utopistes du XIXe siècle eurent autant le souci de la science que celui de la religion.

Ce qui fit longtemps la force du communisme, selon Furet, et lui permit de résister à tous les démentis que lui infligeaient les réalisations historiques successives dont il fut l'objet sur toute la planète est qu'il disposa toujours d'une double nature, en étant tout à la fois une réalisation historique (imparfaite voire criminelle) et une utopie : le communisme, écrit-il, « a veillé à rester une utopie tout en devenant un Etat. De là l'obligation où il se trouve de cacher sa réalité, pour

---

<sup>2</sup> François Furet, « L'énigme de la désagrégation communiste », *Le Débat*, novembre-décembre 1990, repris dans François Furet, *Penser le XXe siècle*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2007, p.422.

<sup>3</sup> François Furet, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXe siècle*, Paris, Robert Laffont/Calmann-Lévy, 1995, p.14.

rester une « idée » ; et de là le rôle joué par l'idéologie dans son fonctionnement et sa propagande. »<sup>4</sup>. L'utopie est donc bien placée du côté de l'idée, de l'abstraction donc, voire de l'idéologie dissimulatrice et du programme toujours à réaliser et d'ailleurs probablement irréalisable.

Selon Furet, les bolcheviques russes furent, à l'inverse des bourgeois révolutionnaires de 1789, d'excellents tacticiens, mais de piètres stratèges, tant leur vision de l'avenir était pleine d'utopie, notion qu'il convient une nouvelle fois d'entendre dans un sens négatif : l'utopie apparaît sous le jour d'une force spirituelle pourvoyeuse d'erreurs à l'origine d'un forçage de l'histoire débouchant sur les plus grands crimes. Les bolcheviques anticipaient fort bien des lendemains immédiats qu'ils savaient remplis de tragédies et émaillés d'accidents possibles. Mais leurs projections historiques étaient nulles<sup>5</sup>. En même temps, Furet reconnaît dans les deux révolutions les mêmes agissements de l'utopie :

« L'investissement illimité dans l'action historique, qui jette ses feux les plus vifs dans les années de dictature jacobine, conduit les révolutionnaires français à des objectifs utopiques, comme la régénération de l'humanité. Condamnée à dépérir sous le poids de l'histoire réelle, comme on le voit après Thermidor et sous Napoléon, cette espérance messianique survit pourtant à l'événement où elle s'est formée, comme une promesse universelle de salut terrestre, simplement reportée vers l'avenir. Là se trouve son lien avec le bolchevisme (...) »<sup>6</sup>

Il faut enfin noter que l'utopie n'est pas le propre de la gauche ou de l'extrême gauche. Furet reprend, en cette matière comme en bien d'autres, les analyses de Tocqueville. Les droites ont, elles aussi, souffert de projections dans le futur allant à contre-courant de l'histoire et qui ne débouchaient que sur la violence politique : elles eurent recours aussi, à leur manière, à ce que je viens de désigner sous le terme de « forçage de l'histoire ». Après la Révolution, la droite légitimiste cultiva ainsi des utopies rétrogrades, soucieuse qu'elle était de donner au futur la qualité d'un passé occis par le mouvement même de l'histoire. Cette utopie n'est pas moins mortifère que celle portée par certains révolutionnaires. Elles ont en commun ce qui semble être la première caractéristique de l'utopie contemporaine aux yeux de Furet : le déni de l'histoire et de ses perpétuelles incertitudes.

Les prétentions scientifiques et réalistes du communisme dans sa version marxiste étaient pourtant immenses. Les pères fondateurs, Marx et Engels, n'avaient-ils pas stigmatisé plusieurs de

---

<sup>4</sup> François Furet, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXe siècle*, Paris, Robert Laffont/Calmann-Lévy, 1995, p.315.

<sup>5</sup> François Furet et Denis Richet, *La Révolution*, t.1 : *des états généraux au 9 thermidor*, Paris, Hachette, « Les grandes heures de l'histoire de France », 1965. (premier volume de la nouvelle collection) et 1966 pour le volume 2, p.137.

<sup>6</sup> François Furet, « Démocratie et utopie », conférence prononcée à Lisbonne le 28 mai 1997, Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).

leurs prédécesseurs, socialistes, collectivistes ou communistes, en déplorant leur utopie ? Leurs systèmes se heurtaient à la résistance de faits que venait révéler la nouvelle science du capital. Or, remarque Furet, on assiste curieusement chez Marx, et davantage encore chez ses successeurs, à un retour de l'utopie. Cette dernière résulte d'une contradiction non résolue entre l'histoire conçue comme le produit de mouvement résultant de déterminismes indépassables et celui du volontarisme politique réduit parfois à un pur subjectivisme comme ce fut le cas chez les bolcheviques. Il fallait forcer l'histoire parce que celle-ci résistait à la volonté des hommes. Il y eut donc bel et bien de l'utopie de ce côté-ci du mouvement socialiste et non pas sur son versant réformiste où se développait un certain quiétisme politique, jouant des possibles pour tenter d'atteindre le but souhaité.

Les intellectuels, par vocation plus portés aux abstractions que les gouvernants, furent les vecteurs les plus actifs de l'utopie : que furent les premiers bolcheviques d'autres d'ailleurs qu'une poignée d'intellectuels portés au pouvoir par des circonstances très particulières ? Pour Furet, la responsabilité des intellectuels est immense dans les errements sanguinaires de l'utopie. Plus qu'un rappel à la raison, ils donnèrent aux rêves, aux aspirations confuses, aux imaginations en fusion, une signification politique et une présentation formelle qui prit parfois l'aspect d'un genre littéraire et firent de l'utopie un puissant acteur social et politique. Voici pourquoi *Le Passé d'une illusion*, le grand livre testamentaire de Furet, n'est pas à proprement parler une histoire du communisme mais l'étude de la relation que les clercs entretenirent avec l'utopie communiste.

### **La démocratie comme utopie**

Pour Furet, le communisme ne fut jamais que l'une des pathologies de la démocratie. En elle, gît la source de ses dérives. En elle, ne cesse de proliférer une utopie dont l'historien sut se faire l'analyste méthodique, dans le sillage des observations de Tocqueville. Cette utopie est celle de l'égalité que relaya avec efficacité et force l'idée communiste aspirant à l'accomplir en atteignant un nouveau stade historique dépassant celui qu'avait ouvert la Révolution française. L'analyse la plus aboutie se trouve dans l'importante conférence de Lisbonne que j'ai déjà évoquée. On y trouve ramassée une réflexion sur les caractères utopiques de la démocratie que Furet avait déjà pointés naguère comme historien de la Révolution mais qu'il étendit de plus en plus à ses observations de la démocratie postrévolutionnaire, en Europe comme aux Etats-Unis.

Furet note ainsi que les deux révolutions, la française comme l'américaine, différentes sur bien des aspects de leur déroulement historique, n'en partagent pas moins une même démarche artificialiste que l'on pourrait aisément qualifier d'utopique : « L'idée d'arrachement au passé

exprime dans les deux cas l'artificialisme moderne, l'obsession de construire la société au lieu de la considérer comme donnée par l'ordre naturel ou divin, la fondation de l'association sur le seul consentement libre de ses membres »<sup>7</sup>.

Après Tocqueville, Furet rappelle que le cœur battant de l'utopie démocratique repose sur le socle d'une égalité qui ne connaît point de limites. La démocratie apporte aux citoyens qui l'habitent la certitude que leurs droits sont égaux et que nul ne peut être discriminé. La Déclaration des droits de l'homme française introduisait certes l'« utilité commune » comme seule exception justifiant d'éventuelles inégalités. Formule discrète à vrai dire et que contredisait l'histoire de la démocratisation des sociétés occidentales où l'égalité n'avait eu de cesse de s'affirmer comme la loi et les prophètes des nations modernes. Or, chacun remarquait que cette égalité se heurtait toujours à des inégalités de fait, produites par l'autre volet du programme démocratique : la liberté. L'utopie démocratique connaissait là sa tension majeure et parfois son échec lorsqu'elle finissait par craquer sous le poids des insatisfactions qu'elle ne cessait de produire :

« Au fil de ces interrogations autour de la question centrale de la démocratie moderne, on est nécessairement conduit à constater l'écart entre les attentes que celle-ci suscite et les solutions qu'elle trouve pour les réaliser. Il y a bien abstraitement un point de l'espace politique où se rencontrent la plus complète liberté et la plus complète égalité, réunissant ainsi les conditions idéales de l'autonomie ; mais ce point, nos sociétés ne l'atteignent jamais. La société démocratique n'est jamais assez démocratique, et ses partisans sont pour elle des critiques plus nombreux et plus dangereux que ses adversaires. Ses promesses, en effet, sont illimitées, la liberté et l'égalité, impossibles à faire régner ensemble, et peut-être même à concilier durablement, dans la société des individus. Elles exposent tous les régimes politiques démocratiques non seulement à la surenchère démagogique, mais aussi au reproche constant d'être infidèles aux valeurs qui les fondent. »<sup>8</sup>

C'est cette configuration très particulière qui caractérise le monde moderne au regard des sociétés d'Ancien Régime beaucoup plus stabilisées. C'est pourquoi les sociétés contemporaines se trouvent être particulièrement sensibles à l'utopie, à condition de donner à ce terme, soutient Furet, « un sens un peu différent de celui qu'il a eu dans le passé ». L'utopie des temps démocratiques relève d'« une catégorie, inédite jusqu'à la Révolution française. Elle peut être livresque aussi, comme l'attestent tant d'ouvrages politiques du XIXe et du XXe siècles, mais elle n'est jamais hors du temps et de l'espace ; au contraire, elle veut prendre appui sur le temps –

---

<sup>7</sup> François Furet, « Démocratie et utopie », conférence prononcée à Lisbonne le 28 mai 1997, Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).

<sup>8</sup> François Furet, « Démocratie et utopie », conférence prononcée à Lisbonne le 28 mai 1997, Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).

devenu « histoire » - et s'incarner dans un territoire. Elle a coupé tout lien avec l'espérance religieuse, et ne recherche le bonheur de l'humanité que sur terre. Les émotions qui la meublent sont d'ordre politique ; elles s'alimentent aux frustrations engendrées par les prouesses de la démocratie. »<sup>9</sup>

L'utopie égalitaire démocratique travaille de plus en plus les sociétés occidentales contemporaines comme l'attestait le cas des Etats-Unis, si bien parcouru par Furet qui y enseignait régulièrement depuis le tout début des années 1980, sans pour autant jamais cédé au mirage américain qui l'aurait conduit à faire des Etats-Unis la norme à suivre pour une Europe enlisée dans ses mauvaises habitudes et ses routines d'un autre temps. Comme Tocqueville, bien des aspects de la vie américaine l'irritaient voire l'inquiétaient. Comme lui aussi, il semble avoir eu l'ambition d'écrire un livre dans lequel se serait déroulé un bilan critique<sup>10</sup>. Ainsi se soucie-t-il, en cette patrie de l'égalité, de ce qu'il perçoit dans les années 1980 de la montée en puissance des revendications égalitaires émanant des groupes féministes, ethniques ou homosexuels, en lutte dans le périmètre étroit des campus universitaires. Face à ces mouvements, la critique de Tocqueville lui sert de guide. Il retrouve face aux « excès » de l'égalitarisme les accents de l'auteur de *La Démocratie en Amérique* anxieux face aux dérives démocratiques. Le féminisme américain des années 1980 et 1990 est l'objet chez lui d'une vive critique, au même titre que l'idéologie, portée par une conception radicale de l'égalité, du « politically correct », mouvement qui, tout en lui apparaissant sous la forme d'« expressions tout à la fois significatives et ridicules », n'en constituait pas moins, selon lui, « le mouvement social le plus important du dernier quart du siècle »<sup>11</sup>. Ce que Furet déplore, est que le féminisme américain et ses dérivés idéologiques ont fait du droit une « idéologie » en s'infiltrant sans discernement aucun dans tous les domaines de l'existence sociale et intime.

Dès le mois d'août 1991, alors que le mouvement dit de la « politically correctness » (PC) ne se déployait sur les campus américains que depuis une petite dizaine d'années, Furet en proposa une critique pleine de vivacité dans les colonnes du *Nouvel Observateur*. Son libéralisme ne pouvait qu'être froissé par ce qu'il considérait comme une volonté d'imposer une nouvelle « orthodoxie idéologique » et une « police morale ». Il y reconnaissait un nouvel avatar du

---

<sup>9</sup> François Furet, « Démocratie et utopie », conférence prononcée à Lisbonne le 28 mai 1997, Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).

<sup>10</sup> Cf. lettre de John Shy à François Furet du 10 décembre 1980, évoquant un projet de Furet d'écrire un livre sur l'Amérique, Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).

<sup>11</sup> François Furet, « L'Amérique de Clinton II », *Le Débat*, 94, mars-avril 1997, repris dans François Furet, *Penser le XXe siècle*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2007, p.477-478.

marxisme, courant de pensée qu'avaient d'ailleurs à peu près ignoré les universités américaines souvent plutôt conservatrices :

« A partir de l'idée révolutionnaire classique que « tout est politique », qu'il n'y a pas d'inégalités naturelles mais seulement des injustices sociales, le militant PC dénonce comme les marxistes le mensonge des droits formels. Mais il se sépare du répertoire européen en avançant comme remède principal la promotion volontariste des minorités sociales, auxquelles la société doit non seulement garantir désormais l'égalité réelle mais aussi offrir des compensations pour les injustices du passé. Or ce concept de « minorité » englobe l'essentiel de la société, à l'exception des « hommes blancs » (*white males*) : les Noirs, les femmes, les Hispaniques, les Asiatiques... Il comprend aussi les minorités sexuelles, si bien que les *white males* sont disculpés de leur situation d'opresseurs s'ils sont homosexuels. Il s'étend non seulement à la situation matérielle de ces groupes mais à leur culture. Ce terme de « culture », mis à toutes les sauces dans la gauche américaine aujourd'hui, cherche à définir quelque chose comme le sentiment d'identité que chaque groupe peut ou doit avoir de lui-même. »<sup>12</sup>

Les campus américains devenaient ainsi le nouveau lieu où semblait se dessiner les linéaments d'une nouvelle utopie démocratique.

### **L'utopie a-t-elle un avenir ?**

Si les passions égalitaires animèrent sans discontinuité l'âme de la démocratie, la passion révolutionnaire paraissait néanmoins à Furet à bout de souffle. Mort ou sommeil ? La question ne cessa de hanter l'historien et de nourrir sa mélancolie politique (que je distingue de sa psychologie joyeuse) dans les dernières années de sa vie. L'élimination des passions politiques était-elle envisageable ? La démocratie était-elle viable sans les passions qui l'avaient enfantée, à commencer par la première d'entre elle : l'utopie de l'égalité ? Furet ne le pense nullement. Il soutint à plusieurs reprises que la fin de l'illusion communiste ne pouvait signifier la disparition de tout esprit utopique, parce que, précisément, la démocratie avait pour nature propre de ne jamais cesser de produire sa propre critique au nom de ses propres idéaux. L'homme démocratique ne pouvait renoncer à l'idée d'une autre société, même si rien, dans l'état du monde des années 1990, n'annonçait une autre société, à la manière de l'eschatologie qui animait, au XIXe siècle, socialistes, anarchistes et communistes. Tous disposaient alors de la force de l'espérance : « Nous sommes tous un peu déprimés par le prosaïsme de notre vie politique mais

---

<sup>12</sup> François Furet, « Les fous de l'égalité » (entretien), *Le Nouvel Observateur*, 20 août 1991, repris dans François Furet, *Penser le XXe siècle*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2007, p.250.

ce serait tout de même trop triste de penser que les hommes ne peuvent se passionner que pour des utopies sanglantes. »<sup>13</sup>

Avant même la publication du *Passé d'une illusion*, livre qui se clôt sur de telles interrogations, François Furet multiplia sur ce thème articles et conférences où s'affiche l'acmé de sa mélancolie. Tout se passe comme si l'ancien communiste ne se consolait pas de la disparition d'un régime de croyance qu'il avait tout à la fois partagé et combattu. La fin de l'idée communiste sous son uniforme soviétisé fermait définitivement une époque mais ne mettait en rien un terme à la marche de l'idée démocratique qui accoucherait nécessairement de nouvelles espérances. De quelles espèces ? Sous quels chapitres ? Nul ne pouvait le savoir. Certes, les vieilles utopies sur lesquelles s'était fondée la gauche depuis la Révolution française, davantage encore depuis celle d'Octobre, n'avaient plus d'avenir. L'espoir d'une société post-capitaliste n'avait pas pour autant disparu : « Je suis persuadé que les sociétés où nous vivons sont inséparables d'une vision, d'un recours à une autre société », affirme-t-il devant les auditeurs d'un colloque organisé à Sofia autour du *Passé d'une illusion*, auditeurs tout juste sortis de l'expérience communiste. Devant le même auditoire, c'est cependant l'incertitude de l'avenir qu'il tient à souligner :

« pour moi un des côtés positifs du crash du communisme, c'est qu'une période aussi longue a reçu le coup de grâce, cette idée absurde qui a régné aussi longtemps, a vraiment reçu un coup mortel. Et cela étant, ceci complique le monde où nous vivons, le rend plus difficile, car l'avenir est redevenu une sorte de tunnel noir ; nous y avançons, nous faisons quelque chose, mais les conséquences de nos actes sont incertaines, nous n'avons pas prévu la plupart, voilà pourquoi chacun doit être modeste, cultiver chez lui cette vertu quand il manipule des idées et quand il croit comprendre quelque chose. Telle est ma sagesse en quelques mots. »<sup>14</sup>

Il redéveloppe ce motif qui l'habite jusqu'à l'obsession, appuyé sur les mêmes mots et formules, dans l'une de ses dernières conférences prononcée à Lisbonne en mai 1997 :

« Le communisme n'a jamais conçu d'autre tribunal que celui de l'histoire, voici qu'il a été condamné par l'histoire à disparaître corps et biens. L'échec est donc sans appel. Mais doit-on en conclure qu'il faut chasser catégoriquement l'utopie de la scène publique de nos sociétés ? Ce serait peut-être aller trop vite en besogne, car ce serait aussi briser un des grands ressorts du civisme. Car si l'ordre social ne peut être autre que ce qu'il est, à quoi bon se donner de la peine ? La fin de l'idée communiste a fermé sous nos yeux la plus grande voie offerte à l'imagination de l'homme moderne en matière de bonheur collectif. Mais elle a du même coup aggravé le déficit politique qui est depuis l'origine un des traits du libéralisme moderne. (...) L'histoire est redevenue ce tunnel où l'homme s'engage

---

<sup>13</sup> *Les guetteurs du siècle*, émission de Jacques Chancel, France Inter, 19 mars 1995, Inathèque.

<sup>14</sup> Colloque « Recherches sur l'époque communiste. A propos du livre de François Furet « Le passé d'une illusion : essai sur l'idée communiste au XXe siècle » », Sofia, 12-13 avril 1996, retranscription dactylographiée des débats, Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS). Cf. publication des Actes dans *Divinatio*, 5, printemps-été 1997. "Divinatio. Studia culturologica series", 5, printemps-été 1997



dans le noir, sans savoir où conduiront ses actions, incertain sur son destin, dépossédé de l'illusoire sécurité de ce qu'il fait. Le plus souvent privé de Dieu, l'individu démocratique voit trembler sur ses bases, en cette fin de siècle, la divinité histoire : angoisse qu'il va falloir conjurer. Or, il se trouve devant un avenir fermé, incapable de définir même vaguement l'horizon d'une *autre société* que celle où nous vivons, puisque cet horizon est devenu presque impossible à penser. Il suffit de voir la crise où est entré le langage politique, dans les démocraties d'aujourd'hui, pour le comprendre. La droite et la gauche y existent toujours, mais privées de leurs références, et presque de leur substance : la gauche ne sait plus ce qu'est le socialisme, et la droite, privée de son argument le meilleur, l'anti-communisme, cherche aussi ce qui la distingue : la scène politique, en France et en Italie, offre de bons exemples de cette situation. Cette situation va-t-elle durer ? Est-ce que la fin du communisme privera longtemps la politique démocratique d'un horizon révolutionnaire ? C'est sur cette question que je vous laisserai. »<sup>15</sup>

Voici donc l'Européen de la fin du XXe siècle privé d'avenir, alors même que depuis deux siècles au moins, et peut-être même davantage, il n'avait cessé de tisser la toile d'un futur organisé selon l'espérance d'une humanité réconciliée. Il n'en reste pas moins vrai que le désir d'une « société juste » inhérent aux passions démocratiques « survivra à la mort du communisme. »<sup>16</sup> Furet ne s'inscrit donc nullement dans une perspective hégélienne ou kojévienne de fin de l'histoire, pas plus qu'il ne mit ses pas dans ceux du philosophe et économiste, Francis Fukuyama, son collègue de l'Université de Chicago, dont le livre publié en 1992, *La Fin de l'Histoire*<sup>17</sup>, rencontra un vif succès planétaire. Dès l'été 1989, la revue *The National Interest* avait publié un article retentissant de Fukuyama. *Commentaire* le traduisit à l'automne suivant. Appelé à se prononcer sur les thèses néo-hegéliennes de Fukuyama, Furet en précisa la portée :

« Ce qui se termine, c'est l'« histoire » avec un grand H telle que l'avait élaborée le marxisme au XIXe siècle, et sa variante marxiste-léniniste au XXe : à savoir, l'idée que le capitalisme est condamné de par son propre fonctionnement à disparaître et à donner naissance à un nouveau type d'organisation sociale fondé sur l'abolition de la propriété privée. Depuis un siècle et demi, la gauche européenne, même quand elle n'était pas communiste, a vécu de l'idée « scientifique » que le socialisme allait succéder au capitalisme, et la dictature du prolétariat à la démocratie pluraliste. »<sup>18</sup>

C'est de cette configuration idéologique qu'il convenait de faire son deuil non de l'Histoire avec sa grande H :

---

<sup>15</sup> François Furet, « Démocratie et utopie », conférence prononcée à Lisbonne le 28 mai 1997, Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).

<sup>16</sup> François Furet, « Dialogue sur la signification et la nature du communisme », *Commentaire*, septembre 1995, p.102.

<sup>17</sup> Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992. Fukuyama avait publié un premier article retentissant, « The End of History ? » dans la revue *The National Interest* en 1989.

<sup>18</sup> « The Tyranny of Revolutionary Memory », *Fictions of the Revolution*, épreuves corrigées, interview, Archives Furet, CESPRA, EHESS.

« Aujourd'hui, je n'aperçois nulle part de partis qui combattent au nom d'un horizon post-bourgeois. Je ne vois pas de raison d'appeler cela la fin de l'histoire, car personne n'est obligé d'être hegelien, ou kojévien. Il y aura encore une histoire après la nôtre – même si la nôtre, c'est-à-dire celle qui a commencé il y a deux ou trois cents ans en Europe, nous apparaît aujourd'hui comme « fermée ». Mais cette histoire à venir est imprévisible. C'est déjà un progrès d'avoir renoncé à la prévoir, pour nous consacrer à l'expliquer. »<sup>19</sup>

Dans un entretien réalisé peu après le décès de Furet, Paul Ricœur évoque des lettres reçues de lui dans lesquelles l'historien s'inquiétait sur le devenir des passions révolutionnaires. Quel exutoire celles-ci allaient-elles pouvoir trouver ? La démocratie lui paraissait devenue trop procédurale et insuffisamment enchantée. Avec Ricœur, il estimait que l'exercice des libertés publiques à l'écart des passions risquait de conduire la démocratie à l'étouffement.

Comment réanimer une démocratie devenue atone et dont l'anémie menaçait l'existence même ? Comment impliquer à nouveaux frais dans le débat public une jeunesse désabusée ayant perdu foi dans la participation politique ? Telles sont quelques-unes des questions qui minaient Furet après l'effondrement des grandes passions politiques. « Réinjecter un peu d'intérêt dans le débat public » ne pouvait cependant se faire à n'importe quel prix : « S'il s'agit de relancer les vieilles passions révolutionnaires ou les religions de l'histoire, les intellectuels français ont déjà donné, beaucoup trop donné, et même quand ils se refusent à l'examen de conscience, ils sont sur leurs gardes. S'il s'agit d'offrir à l'admiration des militants des exemples tirés du théâtre national, comme la République jacobine ou les pères fondateurs de la Troisième, ce retour proposé vers des sociétés, des sentiments et des vertus si différentes des nôtres, ne peut apparaître que comme un bricolage de circonstance, sans prise sur la réalité et d'ailleurs sans véracité historique. Le vrai est que privés d'utopie, et trop déracinés du passé pour y trouver des modèles, nous sommes condamnés à vivre dans le monde où nous vivons. »<sup>20</sup>

Christophe Prochasson  
*EHESS-CESPRATEPSIS*

---

<sup>19</sup> Document non identifié et non daté (probablement un entretien pour un journal étranger), Archives François Furet, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA), Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).

<sup>20</sup> « Un entretien avec François Furet » par Jean-Marie Colombani et Pierre Lepape, *Le Monde*, 19 mai 1992.